



CULTURE

De nouvelles funérailles pour le Roi-Soleil

« La Dernière Nuit », présentée au Festival de Saint-Denis, célèbre le tricentenaire de la mort de Louis XIV

OPÉRA

SAINT-DENIS (SEINE-SAINT-DENIS)

Louis XIV est mort, vive Lully ! » : c'est en évoquant, non sans ironie, le triple cri rituel qui accompagnait la descente de la dépouille royale au tombeau que le Festival de Saint-Denis a présenté, le 8 juin, *La Dernière Nuit*, en la nécropole des rois de France. Un concert-spectacle qui commémore à sa façon le tricentenaire de la mort de Louis XIV (1638-1715), et ritualise l'ultime parade funèbre d'un trop long règne si l'on en juge par la teneur des épitaphes anonymes qui fleurirent jusqu'à la Révolution – « *Ci-gît au milieu de l'église/Celui qui nous mit en chemise/Et s'il eût plus longtemps vécu/Il nous eût fait montrer le cul.* »

Pas moins de trois corps institutionnels se sont mis en cheville pour coproduire ce spectacle en forme de cénotaphe musico-théâtral. D'abord le Centre de musique baroque de Versailles, caution scientifique des musiques régaliennes et us monarchiques ; ensuite, le Festival de Saint-Denis, qui poursuit, après la célébration des 400 ans de la mort d'Henri IV en 2010, son travail patrimonial autour des hôtes de la nécropole royale ; enfin, le TGP (Théâtre Gérard Philipe) de Saint-Denis, avec son nouveau directeur et metteur en scène mélomane, Jean Bello-rini, lequel a été chargé de la scénographie.

Entre pseudo rituel et distanciation, le travail théâtral élaboré avec la complicité de Mathieu Coblentz a farci la musique des funérailles royales d'extraits de l'oraison funèbre de Louis XIV (Massillon),

d'hagiographies (Le Grand et Beaufort) et d'épithètes (anonymes), mais aussi de textes bibliques (Job) et philosophiques (Bossuet). Les comédiens Sophie Botte et Samuel Glaumé, juchés sur une scène-catafalque poussée par des croque-morts, pédalent à tour de rôle sur un vélo à remorque, partagent un repas familial ou se couchent tête-bêche, tels des gisants, dans un lit aux drapés de linceul.

Rien à voir, bien sûr, avec les gravures d'époque de ces cérémonies funéraires, un théâtre de la mort dont la plus riche iconographie qui nous soit parvenue n'est pas celle du Roi-Soleil, mais de son épouse, Marie-Thérèse d'Autriche (1638-1683), ainsi qu'en témoigne l'intéressante exposition (organisée par le Centre des monuments nationaux et le Centre de musique baroque de Versailles) qui se tiendra jusqu'en septembre dans la crypte de la basilique – la pompe funèbre n'a rien d'un euphémisme.

La disposition inhabituelle des sièges dans le sens de la longueur de la nef a quelque peu déconcerté le public, scindé en deux blocs face à face, de part et d'autre de la travée centrale. Une longue procession d'hommes (l'ensemble vocal Vox Cantoris) est entrée en psalmodiant a cappella un plain-chant romain (*Responsorium*) tel qu'en vigueur à la cour de France. Le temps se fige. Massés sur une estrade à l'entrée de l'abbatiale, les musiciens du Chœur de chambre de Namur, de la Cappella Mediterranea et de l'Orchestre Millenium attendent leur tour : la magnifique marche pour la pompe funèbre d'Alceste, de Lully et sous la direction

flamboyante de Leonardo Garcia Alarcon, est saisissante.

Ces deux modules musicaux vont alors jouer en alternance. Les Vox Cantoris se sont regroupés non loin du maître-autel autour de grands lutrins. Ils entonnent maintenant la *Missa pro defunctis* de Charles d'Herfleur (1598-1661), une musique habituellement exécutée par la Chapelle du roi, loin des requiem terrifiants et plaintifs qui caractériseront les grandes pages funèbres du XIX^e siècle, dont l'usage fut requis à Saint-Denis jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. L'entrée des comédiens dans la travée, elle pédalant en ciré jaune, lui, dans la carriole en bermuda et chapeau à plume, n'a pas rompu l'extrême concentration du moment, portée par la solennité des textes – oraison funèbre, récit de la mort du roi.

Éléments de modernité

Requiem et plain-chant grégorien ont ainsi perpétué le caractère immuable et ancestral de la royauté, tandis que les spectaculaires grands motets de Lully (*Dies irae* et *De profundis*), écrits dans une ligne plus séculaire de la liturgie, inscrivaient la monarchie dans le courant de la modernité.

Elle a d'ailleurs surgi du fond de la nef avec le baryton Joao Fernandes chantant à pleine voix le *Dies irae* de Lully accroupi sur un vélo tandis que la baguette du volcanique Alarcon donnait à la musique du surintendant de la chambre de Louis XIV la rutilante italianité de ses origines, galvanisant orchestres et chœurs, ainsi qu'une fière armada de solistes – Chantal Santon-Jeffery, Caroline Weynants,



Mathias Vidal, Thibaut Lenaerts, Joao Fernandes. Une singulière, étrange, iconoclaste et révérencieuse « nuit des rois ». ■

MARIE-AUDE ROUX

Festival de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), basilique des rois de France et autres lieux. Jusqu'au 2 juillet.

**Requiem
et plain-chant
grégorien
ont perpétué
le caractère
immuable
et ancestral
de la royauté**

**Pas moins
de trois corps
institutionnels
se sont
mis en cheville
pour coproduire
ce cénotaphe
musico-théâtral**



La comédienne Sophie Botte entourée de l'orchestre de la Cappella Mediterranea. FSD CH. FILLIEULE